

Suissitude

C'est un ouvrage qui n'a pas la prétention d'être exhaustif. Mais représentatif. Certains auteurs, et parmi les plus importants de notre coin de pays (Georges Haldas), n'y font pas l'objet d'une étude. Mais leur nom revient au fil des pages. *La Suisse romande et sa littérature*, ouvrage collectif réalisé sous la direction de Peter André Bloch¹, se fixe pour objet moins de traiter certains auteurs en particulier que de tenter une caractérisation de la littérature romande. Pas moins de 500 pages, d'une haute tenue. Un livre ambitieux, qui concilie études de détail (celle d'Adrien Pasquali sur le poète Pierre Voélin, par exemple) et analyses plus générales sur ce qui fait notre littérature. Une façon de considérer en même temps la partie et le tout, de tisser entre eux des relations. Au travers de la question d'une «identité» de l'écriture romande, c'est toute la question, on ne peut plus actuelle, de notre identité suisse et de notre rapport à l'Europe qui se trouve posée du même coup.

L'approche est autant diachronique que synchronique. Passé et présent sont convoqués. Rousseau aussi bien que N. Bouvier. On s'arrête sur Amiel, la diaspora protestante et le mouvement international des idées. Jean Rousset traite d'Alice Rivaz, Pierre-Olivier Walzer de Cingria. Le poète Henri Spiess n'est même pas oublié. Pas plus que Philippe Jaccottet ou Vahé Godel. Et quand l'on nous emmène du côté de la critique littéraire, c'est pour méditer sur les anagrammes de F. de Saussure ou la critique spirituelle de Béguin.

La situation de l'écrivain romand? Jean Starobinski y voit un décalage fécond. Roger Francillon ne nous montre-t-il pas les paradoxes de l'œuvre ramuzienne, laquelle témoigne si bien d'un «esprit suisse» qu'elle est fort bien reçue outre-Sarine, quand, même pour Ramuz, la littérature romande n'existe pas vraiment! Jacques Mercanton, qui lui aussi refuse tout clivage entre littératures romande et française, évoque quelques pas faits en compagnie d'Eluard et de Skira dans la vieille Genève. Quant à Etienne Barilier, il réfléchit la dure condition de l'intellectuel dans ce pays où la pensée, dit-il, n'est pas vraiment requise.

Les approches sont fort variées, qui voient encore Anne Cunéo rapporter sa première (et malaisée) rencontre avec Corinna Bille. Ou Nicolas Bouvier évoquer les rôles de plaisir qui le saisirent jadis à la lecture de *Solal* de Cohen, sur un lit d'hôpital japonais.

On aura compris que, de tous les livres parus sur le sujet ces dernières années, celui-ci, pour incomplet qu'il soit, est l'un des plus exigeants. Un ouvrage où il fait bon se promener et (puisque c'est aussi l'un des soucis des auteurs) qu'il est certainement possible de remettre sans crainte entre les mains de nos voisins français. **Jean-François Duval**

¹ Avec la collaboration de R. Francillon, D. Jakubec et P. Schnyder. Publication de l'UFR de langues et littératures de l'Université de Poitiers, 1989. Diffusion Zoé, Genève.